

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

—Je ne puis vous remercier qu'en vous livrant mon secret dit-elle.

Ses mains tremblantes, saisirent la main du docteur, sur laquelle ses lèvres s'appuyèrent.

—Pourquoi ne restez-vous pas, Mathia ? demanda le docteur.

—Je vais chercher la tombe de ma fille, répondit-elle.

—Que ferez-vous quand vous l'aurez retrouvée ?

La bohémienne regarda le ciel, puis elle étendit son bras vers l'horizon.

Encore une fois elle reprenait sa route, de plus en plus faible, de plus en plus lasse.

Sa blessure, bien que fermée, lui laissait une douleur vague.

Elle marcha durant trois jours, effrayée pour la première fois de sa vie, se défiant des passants, redoutant les inconnus. Sans doute, la vie ne pouvait rien lui offrir désormais, elle en attendait seulement une consolation suprême. Après ? Oh ! après, que lui importait de dormir dans le fossé de la route ! N'est-ce point de la sorte que finissent ses pareilles ?

Elle trouvait la route longue. Bientôt elle eut besoin d'un bâton. Quand elle entra dans le village, la force lui manquait. Une enfant qui se rendait à l'école, son panier au bras, crut qu'elle avait faim, en la voyant si timide, si triste et le visage si pâle, elle lui tendit un morceau de pain :

—Merci, dit Mathia, comment t'appelles-tu ?

—Nichette, répondit l'enfant. On voit bien que vous n'êtes pas du pays, sans cela vous me connaissiez, moi et Catherine ma mère.

—Et c'est elle qui t'apprend à être bonne ?

—Oui, répondit gravement Nichette.

L'enfant reprit un moment après :

—Où allez-vous ?

—Dans le bois, là-haut.

—Prenez alors le chemin du Tillet, vous arriverez plus vite.

La mignonne franchit le seuil de l'école, pendant que Mathia gravissait lentement le sentier.

Peut-être Mathia entreprenait-elle une tâche au-dessus de ses forces, et se faisait-elle illusion sur sa mémoire. Après avoir traversé tant de pays, pouvait-elle reconnaître l'endroit du campement de la troupe de Raski, après dix années ? Heureusement, le bois n'était pas grand. Elle l'aurait vite parcouru.

Quand elle y entra, le soleil, au plus haut du ciel, laissait tomber, à travers la feuillée, de grandes nappes lumineuses colorant les mousses et les fleurs étoilant l'herbe.

La Tzigane fouillait le bois du regard ; mais de tous côtés elle n'apercevait que des troncs énormes, des géants à la cime magnifique.

Ce n'était pas cela qu'elle cherchait. Elle parvint enfin à une partie du bois plus sauvage et plus belle. On en avait jadis extrait de la pierre.

Seulement Mathia ne reconnaissait plus cette partie de la forêt. Tout à coup, dominant presque une de ces excavations, elle aperçut quatre poteaux, et des débris de bois ayant servi de supports à un toit. Se rapprochant de l'endroit, elle l'étudia avec un soin minutieux, mesura du regard la partie creusée pour l'extraction des pierres et répéta :

—C'est cela ! c'est bien cela ! Après la coupe de bois, la fouille du terrain... et cet abri qui servait autrefois aux bûcherons... Oui, oui, poursuivit-elle, sur un poteau voilà quelques signes tracés par Moréno à l'aide d'un clou arraché à la charpente... Son nom, c'est bien son nom ! Hélas ! de lui, il n'y a plus qu'un nom et qu'un souvenir...

Elle entra dans le carré dessiné par les poteaux et les débris du tout. Mathia saisit et reconstitua dans sa pensée la scène dont ce lieu avait été témoin. C'était elle qui, aidée de Voina, avait tendu les rideaux de la tente. Les deux ours furent attachés par Moreno à l'un des piliers ; elle, sa fille dans les bras, la berçait d'un chant triste comme son âme. Ne savait-elle pas que la pauvre petite était sans retour condamnée ? Oh ! comme elle ouvrait et fixait sur sa mère de grands yeux suppliants ! Elle demandait à vivre, comme si Mathia pouvait opérer un prodige. Néra ! sa chère Néra !

Mathia pleurait, la tête dans ses mains.

Elles avait bien maintenant qu'elle ne retrouverait rien de l'enfant

adorée. On avait bouleversé jusqu'au buisson près duquel elle était tombée. La mère, à son tour, n'avait plus qu'à mourir.

Mais, avant de mourir, elle voulait remplir son cœur du souvenir de l'enfant pendue, et c'est pourquoi elle demeurait immobile et pleurait, les bras enlacés autour de ses genoux, la tête penchée.

Tout à coup une voix claire, sonore et fraîche, s'éleva au loin ; ce qu'elle disait, la distance ne permettait pas de l'entendre. Mais l'accent chaud de cette voix jeune pénétrait doucement le cœur. La voix se rapprochait, tantôt pure, éclatante, tantôt s'affaiblissant pour vibrer de nouveau avec ampleur.

En dépit de sa douleur, la bohémienne prêta l'oreille. Était-ce une erreur, une hallucination de ses sens ? Il lui sembla que le timbre de cette voix ne lui était point étranger. On eût dit un écho de la sienne, quand elle comptait quinze ans et qu'elle attendait le bonheur de la vie. Lentement elle redressa le front, cherchant s'il ne lui était point possible d'apercevoir la chanteuse ; mais celle-ci allait et venait à travers le bois ; par moments on l'eût dite tout près, d'autres fois elle reprenait son refrain à distance.

Sans doute le souvenir de Néra rappela à Mathia la chanson de berceuse qui jadis lui servait à endormir l'enfant ; car, sans en avoir presque conscience, elle la commença sur un ton doux et monotone, qui peu à peu prit de l'élévation et de la puissance.

A son tour, la voix lointaine se tut.

La jeune fille qui parcourait le bois, entendant ce refrain de nourrice, tressaillit, et, la tête penchée, écouta, dans l'attitude d'une biche craintive. Mais elle ne resta pas longtemps immobile.

Etouffant ses pas sur la mousse, elle s'avança, l'oreille tendue, vers le lieu où se trouvait la bohémienne. Lorsqu'elle l'aperçut, elle s'arrêta et s'appuya contre un tronc d'arbre.

Mathia, les mains croisées, ses longs cheveux noirs défaits sur ses épaules, le regard perdu dans le vague, achevait sa chanson bohème, cette chanson qui faisait battre d'une façon singulière le cœur de la jeune fille.

Lorsque la Tzigane l'acheva, l'enfant quitta le coin du bois qui l'abritait et s'avança vers Mathia.

Plus jolie que jamais, des fleurs plein son tablier, plein ses bras, l'enfant adoptive de Catherine arriva jusqu'à la Tzigane sans que celle-ci l'eût remarquée. Elle s'assit alors à terre et se mit à arranger un bouquet avec les branches et les fleurs qu'elle venait de cueillir.

Elle était vraiment bien jolie, cette Néra, avec ses opulents cheveux noirs, encadrant un visage au teint doré, ses grands yeux de velours, ses lèvres rouges comme un œillet, et ses dents éclatantes de blancheur. La force, la santé éclataient dans cet être charmant, et quand elle eut un moment considéré la bohémienne, une expression de pitié rendit sa beauté plus touchante.

—C'est vous qui chantiez ? demanda Mathia.

—Oui et c'est vous qui pleuriez tout à l'heure...

—Les larmes sont à qui souffre ; les chansons à qui aime.

Les yeux caves de la bohémienne se fixèrent sur Néra avec une expression de curiosité vive.

—Etes-vous de ce pays, jeune fille ? demanda-t-elle.

Néra secoua la tête.

—On est du pays qu'on habite ; d'où venaient mes parents ? Dieu le sait...

—Ne demeurez-vous point avec eux ?

—Non ; ils m'abandonnèrent dans un coin de ce bois...

—Dans un coin de ce bois... Vous n'êtes pas Française... Votre teint est jaune comme l'orange, votre voix garde la musique d'une autre race, et vos regards sont ceux des tribus nomades... Ne vous blessez ni de mes paroles, ni de mon examen... Je vous trouve si jolie... Tout à l'heure votre voix m'allait au cœur...

—C'est comme moi : je me suis arrêtée pour vous entendre... il me semblait que la chanson que vous disiez, je l'avais déjà apprise en rêve...

—En rêve... la première enfance est-elle autre chose ?

—Voulez-vous me la redire ?

Mathia fixait une prune ardente sur la jeune fille. Un trouble indéfinissable emplissait son cœur sans qu'elle se l'expliquât.

D'une voix faible et douce elle recommença la berceuse, tandis que Néra en suivait l'air et les paroles avec une tension d'esprit approchant de la souffrance. Elle cherchait à se rappeler où et comment elle l'avait entendue. Et pendant qu'elle s'efforçait de ressaisir les fugitives images du passé, on eût dit que la bohémienne, exerçant une magique puissance réveillait, dans un coin de son âme, endormie des images confuses redevenant peu à peu visibles.

—Combien cet air est doux ! dit Néra d'une voix que l'émotion faisait plus basse. J'en ai toute ma vie perçu vaguement l'écho... Vous disiez tout à l'heure que je ne suis pas Française ? Vous non plus...

Oh ! pauvre femme ! vous appartenez à la race bohème qui campe un jour ici, un jour là, laissant dans tous les coins du monde des lambeaux de son cœur et de sa vie... Je ne me rappelle pas ma mère... En dépit d'efforts constants, il m'est impossible de retrouver son